

“ Et voilà en présence de quels objets, ajouta non sans véhémence le docteur, voilà en présence de quels objets. Emile, vous doutez de la vertu ! Rétractez donc, arrachez donc de votre cœur ce blasphème contre votre père, contre votre mère, contre votre femme, contre vous-même, Emile ! Car, vous qui avez tant sacrifié à la vertu, êtes-vous en droit de douter de la vertu ? Par devoir, pour tenir saintement une parole sacrée, n'avez-vous renoncé à un amour pur et partagé ? ne vous êtes-vous point, en pleurant, séparé de celle que vous nommiez presque déjà votre femme ? n'êtes-vous point devenu le protecteur d'une orpheline ? Croyez-vous, Emile, que je n'ai point lu dans votre âme les souffrances que vous a causées cette abnégation de vous-même : souffrances que vous dérobiez courageusement à tous les yeux, excepté aux miens, mon ami, parce que j'ai, moi, l'habitude et l'expérience de la douleur. Votre jeune femme ne s'est jamais doutée de rien, car un seul soupçon l'aurait rendue malheureuse ; et vous vouliez qu'elle fût heureuse, vous vouliez qu'elle eût fait votre bonheur !... Encore maintenant, peut-être, quelquefois le souvenir du passé vient-il vous arracher un soupir que vous étouffez, un regret que vous éloignez en pressant votre femme dans vos bras... Et c'est vous qui voulez douter de la vertu ! Autant vaudrait douter de Dieu dont les bienfaits merveilleux nous environnent de toutes parts ; autant vaudrait douter de sa miséricorde, parce que sa foudre éclate quelquefois.”

Tout en reconnaissant la justesse des paroles du docteur, tout en recevant de ses consolations un adoucissement à ses souffrances morales, Emile garda au fond de son cœur la cicatrice de la blessure qu'il avait reçue. Involontairement, une vague défiance s'élevait toujours en lui chaque fois qu'il s'occupait d'une affaire, et il y apportait des précautions qu'il avait négligées jusque-là, comme indignes de lui et de ceux avec lesquels il traitait.

Un jour qu'il parlait de cela au vieux docteur, celui-ci lui répondit :

“ Loin de blâmer ces précautions, Emile, je vous félicite de les prendre. Si vous ne les eussiez point négligées avec le charpentier qui vous a si misérablement trompé, elles lui eussent épargné à lui un vol et un parjure, à vous une déception et bien des chagrins. L'homme est encore plus malheureux qu'il n'est coupable. A la plupart de ceux qui n'ont point reçu d'une saine éducation des principes arrêtés et justes, il faut éviter les occasions de mal faire. Le Fils de Dieu, dans la sublime oraison qu'il a enseignée aux hommes, ne leur dit-il

point de demander à Dieu de ne point les exposer à la tentation : *Et ne nos inducas in tentationem.*

—Selon vous, la vertu a donc besoin de l'éducation pour naître dans le cœur de l'homme ? Elle ne s'y trouve donc point innée ?

—A Dieu ne plaise, mon cher Emile, que je professe une pareille doctrine ! Dieu a mis en nous la conscience du bien et du mal, c'est-à-dire qu'il nous a donné l'amour de la vertu et l'aversion du vice. Seulement l'éducation peut, selon qu'elle est sage ou mauvaise, développer ou pervertir le premier de ces sentiments et accroître ou atténuer le second. Mais, par éducation, je n'entends point seulement celle que l'on reçoit des préceptes et des livres, j'entends bien plus encore celle que l'on reçoit des exemples.

“ Telle pauvre mère de famille qui ne sait pas lire peut, par son admirable bon sens et par sa propre conduite, enseigner la vertu plus clairement et plus victorieusement à sa famille que l'homme le plus érudit et le plus versé dans la philosophie.

“ Il est plus d'un dévouement sublime, plus d'un acte héroïque qui prend sa source dans cette éducation grossière et incomplète en apparence. Que d'exemples de ce genre les prix de vertu institués par monsieur de Monthyon n'ont-ils pas révélés à la nation émerveillée et attendrie ! Et cependant, mon ami, tous ces actes de générosité par lesquels de pauvres femmes se dévouent à soigner des malades, à devenir mères d'orphelins, à partager le pain qu'elles gagnent avec des vieillards impotents, étaient destinés à rester ensevelis dans une obscurité profonde et sont inspirés par cet enseignement de l'exemple dont je vous parle.

“ Moi-même je sais une aventure touchante et dont les deux héros étaient de pauvres créatures ridicules en apparence et dont les dehors grotesques auraient prêté à rire. L'histoire que je vais conter est celle d'une vieille servante laide et bavarde, et d'un vieux apothicaire. Je la tiens de témoins dignes de foi, et moi-même j'ai pu vérifier l'exactitude des faits que je vais vous dire.

*A continuer.*

—o—

#### LE DOCTEUR TRIFONE.

*A mon ami Aug. Durieu.*

“ Je vous le répète, docteur, lady Stanley n'a que la maladie de la peur, un mal terrible il est vrai, et c'est ce dont il faut la guérir à tout prix.

—Mais, fit Trifone avec un calme parfait, qui vous dit que lady Stanley ne soit pas réellement atteinte d'une affection sérieuse ?”

Sir William devint extrêmement pâle.

“ Qui me le dit ? mais l'assurance des médecins qui ont été appelés.”

Trifone arrêta sur le jeune homme un regard si étrangement moqueur, que sir William perdit un peu de son aplomb.

“ Est-ce vous qui avez conseillé à lady Stanley de s'adresser à moi ?

—Non, répliqua-t-il hardiment ; c'est une amie que lady Jane a rencontrée à Florence, qui l'a engagée à venir à Naples vous demander une consultation.

—Entin quel service attendez-vous de moi ? car je ne saurais vous comprendre.

—Lady Stanley paraît avoir une extrême confiance dans votre talent, docteur : je suis persuadé que si vous lui affirmez que le malaise qu'elle éprouve n'a rien de dangereux, elle se rétablira promptement.

—Lady Stanley a-t-elle des enfants ?

—Oui, une petite fille pour laquelle elle a une véritable adoration.

—Et, continua Trifone, c'est là toute sa famille ?

—Oui, docteur.

—Si je vous interroge ainsi, ce n'est pas sans raison sérieuse : on cache le plus souvent à un parent la situation réelle d'un malade aimé ; mais on met plus de franchise avec un étranger. Les médecins vous ont dit déjà leur opinion sur la situation de lady Stanley ; je vous dirai la mienne, et vous connaîtrez la réalité, heureuse ou triste.”

William se leva.

“ Heureux ou triste, reprit-il d'une voix mal assurée.

—Je vous l'affirme.

—Mais lady Stanley l'ignorera toujours, n'est-ce pas ?

—Oui, dit Trifone ; et prenant sur la cheminée un stéthoscope de cèdre : Tenez, monsieur, à l'aide de ce petit instrument nous lisons parfois au travers du corps humain aussi clairement que dans le livre de la vie. Mais que nous ayons vu l'empreinte certaine de la mort, ou les ressources de la jeunesse et de la vitalité, notre visage reste toujours souriant et impénétrable.

“ J'espère, continua-t-il que vos suppositions sont justes, et que lady Stanley n'est malade que de l'imagination, une terrible maladie, comme le disait votre honneur, mais dont on guérit. Lady Stanley est jeune sans doute ?

—Elle a vingt-deux ans.

—Eh bien ! elle peut songer à se remarier, continua Trifone en observant le gentleman, et je serais peut-être le premier à le lui conseiller, si un marchand de vulnéraire pouvait donner un conseil à une grande dame.

—Oh ! pas de fausse modestie, docteur, dit vivement sir William, je puis vous répondre d'avance de toute l'indulgence de lady Stanley.

—J'en aurai sans doute grand besoin.

—Ainsi vous viendrez demain à l'hôtel Vittoria ?

—Vous pouvez y compter,” continua Trifone en commençant à décharger ses poches de la recette de la journée, et en empilant sur une table les ducats, les grans et les carlinos.

Et comme sir William le regardait faire en souriant :

“ Avouez, Sir William, que je suis pour vous un personnage étrange, et que tout ce que vous voyez vous jette dans une